

## LITTÉRATURE ET DÉCOLONISATION DES SAVOIRS

Seloua Luste Boulbina<sup>1</sup>

**RESUMO:** A literatura é uma das chaves mestras da descolonização dos saberes. Já para a Filosofia a mesma descolonização dos saberes é uma questão menor, os filósofos aprenderam a tratar o tema de forma crítica para poderem assim reformatá-lo. Neste contexto emerge uma reação literária que é um treinamento no processo de descolonização. A discursividade traz duas transformações singulares: o não-ser em ser; e do objeto em sujeito. Dentro desta nova perspectiva a Filosofia ganha, ao se assumir “Filosofia menor” ou “Filosofia pirata”, essa nova condição que permite compreender as lições da literatura como elemento descolonizador, que conduza a uma nova e necessária ressignificação. O presente artigo representa a exposição de um programa de pesquisa em execução, um programa de “desordem absoluta”.

**PALAVRAS CHAVES:** Literatura, Literatura menor, Literatura pirata, Filosofia, Descolonização de saberes.

**RESUME :** La littérature est une des clés de la décolonisation des savoirs. Souvent minorée par les philosophes, qui ont appris à en faire la « matière » de leur mise en « forme », la littérature, au contraire, est une *formation* à la décolonisation des savoirs. C’est d’abord en elle qu’a lieu, sur le plan discursif, la transformation du non-être en être et de l’ « objet » en « sujet ». Dans cette perspective, la philosophie gagne à devenir « philosophie mineure » ou « philosophie pirate », et à entendre les leçons de la littérature qui, comme celles de l’histoire, sont excessivement difficiles à connaître. Cette communication a ainsi le sens d’un programme de travail, programme de « désordre absolu ».

**MOTS CLES :** Littérature, Littérature mineure, Littérature pirate, Philosophie, Décolonisation des savoirs

*« Le poète, c’est la révolution à l’état nu, le mouvement même de la vie dans une incessante explosion. »<sup>2</sup>*

M’intéressant à la décolonisation des savoirs<sup>3</sup>, que j’envisage pour ma part comme l’expression d’une multiple dette, j’inclus, avec la philosophie, les arts et la littérature. Car la décolonisation, « programme de désordre absolu » disait Fanon, est une sortie (une rupture) de l’hégémonie<sup>4</sup> qui est l’héritage postcolonial de la colonie, autrement dit de l’empire, dont

---

<sup>1</sup> Université Diderot Paris 7

<sup>2</sup> Kateb Yacine, *Le Poète comme un boxeur*, Dialogues avec Jean-Marie Serreau, Seuil, 1994

<sup>3</sup> Voir par exemple « La décolonisation des savoirs et ses théories voyageuses », *Rue Descartes* n°78 *La Migration des idées* #1, 2013, <http://www.ruedescartes.org/articles/2013-2-la-decolonisation-des-savoirs-et-ses-theories-voyageuses/>

<sup>4</sup> Gramsci définit l’hégémonie comme « la combinaison de la force et du consentement qui s’équilibrent de façon variable, sans que la force l’emporte par trop sur le consentement, voire en cherchant à obtenir que la force apparaisse appuyée sur le consentement de la majorité ». A. Gramsci, *Guerre de mouvement et guerre de position*. Textes choisis et présentés par Razmig Keucheyan, Paris, La Fabrique, 2011, p.234. Effectivement, l’hégémonie

l'emprise ne s'est pas nécessairement éteinte avec sa disparition politique. Sur le plan culturel, le rapport à l'héritage, et donc à l'hégémonie, est fondamentalement ambivalent. L'*hainamoration* en est la dimension cruciale<sup>5</sup>. La décolonisation n'est donc pas, contrairement à ce qu'affirment certains doctrinaires, un avenir, c'est un devenir<sup>6</sup> (non téléologique) sans « fin de l'histoire ». Cela ne saurait s'effectuer sans ratés ni faux-pas. Sans contradiction ni malaise. Mais la littérature a, primitivement, et dans l'imaginaire, porté (comme une grossesse) ce devenir décolonial. La philosophie, en effet, comme la chouette de Minerve, ne prend son envol qu'au crépuscule, dans l'après-coup.

C'est d'autant plus crucial que les indépendances bénéficient, ou non, aux premiers habitants. C'est la spécificité du continent africain que de n'avoir pas partout connu de colonies de peuplement et d'avoir connu, en revanche, dans la majorité des cas, des indépendances au profit des anciens « indigènes ». Sur le continent africain, il n'y a pas eu beaucoup de colonies de peuplement. L'Afrique du Sud est sans doute la plus ancienne et la plus connue de toutes. L'ancienne Rhodésie du sud, actuel Zimbabwe, fut aussi, comme le Kenya dans l'ancien empire colonial britannique, colonie de peuplement, à la différence des pays voisins, Zambie (ancienne Rhodésie du nord) et Malawi (ancien Nyassaland). Dans l'ancien empire colonial portugais, l'Angola, voit une immigration européenne portugaise tardive<sup>7</sup>. 300.000 Portugais quittent le pays entre 1974 et 1975. Au Mozambique, leur nombre s'effondre en quelques mois, de 180.000 personnes à 20.000. L'Algérie est la seule colonie européenne de peuplement dont les Européens soient totalement partis. 700.000 en quelques mois gagnent l'ancienne métropole durant l'été 1962<sup>8</sup>. Reste que ces indépendances n'ont pas été aisément obtenues et que des années de guerre ont parfois été nécessaires (Cameroun, Angola, Algérie par exemple).

Pour comprendre cette hégémonie post-impériale, il faut revenir à la structure coloniale elle-même. La colonie en tant que telle – car il y a de multiples formes de colonies – repose sur une triple négation : culturelle, sociale et politique. C'est la rationalité des autochtones qui est ainsi niée. Leur culture est assimilée à une non-culture (sauvagerie, barbarie, formes dégradées que le lexique invente ainsi : religion vs croyance, langue vs dialecte, médecine vs sorcellerie etc...). Leur société n'est pas considérée comme une société : s'imposent les modes de vie, les mentalités, la personnalité, pour dire des conduites sociales incompréhensibles au regard de la distance prétendument infinie des uns aux autres. Quant à la politique, les autochtones ne sont pas non plus réputés en être capables, sans quoi la colonie ne saurait d'aucune manière trouver quelque légitimité que ce soit. Ce qu'il faut retenir, pour le dire en quelques mots, c'est qu'une colonie est non seulement une prédation mais aussi une dé-symbolisation. Elle engage

---

corrèle l'imposition (la force) d'un côté, l'adhésion (le consentement), même relative, de l'autre. Mais le consentement peut n'être pas dénué d'hostilité. Pour un donner un exemple concret, l'Institut Français a, par sa capacité de financement, une poids considérable sur la politique culturelle dans nombre de ses anciennes colonies. <sup>5</sup> « Jamais nous ne sommes davantage privés de protection contre la souffrance que lorsque nous aimons. » dit Freud dans... *Malaise dans la culture* (1929), PUF, 2002, p.25

<sup>6</sup>Lorsque Deleuze et Guattari, dans *Mille Plateaux*, s'intéressent au devenir, « Devenir-intense, devenir-animal, devenir-imperceptible », ils ne peuvent le faire qu'à partir des arts (notamment le cinéma) et de la littérature, montrant combien la production de concepts philosophiques leur est redevable.

<sup>7</sup> La population blanche passe de 30 000 en 1930 à 350 000 en 1970 souligne Christine Messiant dans son livre *L'Angola colonial, histoire et société*, Karthala, 2006, p.179. Elle oppose la permanence de la concentration urbaine de cette population à l'urbanisation progressive des Européens d'Algérie p.180. En 1940, l'Angola comptait 3 650 000 noirs, 44 000 blancs et 28 000 métis. En 1950, il y avait environ 4 000 000 de noirs, 78 000 blancs et 30 000 métis indique Frédéric Morand dans la *Tribune étudiante du PSU* (n°5 et 6, janvier-février 1962) sous le titre « La révolution angolaise ». La guerre anticoloniale (1961-1975) est suivie par une guerre civile (1975-2002). Par conséquent, le pays est encore dans « l'après-guerre ».

<sup>8</sup> Les « pieds-noirs » rapatriés sont, au total, environ 900 000 personnes ; les « harkis » environ 50 000. Quant aux appelés des années 1956-1961, ils sont environ 1,2 million alors âgés de 18 à 25 ans. Cela montre combien la guerre et l'indépendance de l'Algérie ont affecté l'ancienne métropole.

l'administration des choses et le gouvernement des hommes. Elle joue sur deux plans : celui des choses matérielles réelles ; celui des choses immatérielles symboliques. Je m'intéresserai ici exclusivement aux secondes, laissant de côté l'exploitation des matières premières même si elles sont intimement corrélées.

Sur le plan symbolique, les Européens, si soucieux de généalogie quand il s'agissait d'eux-mêmes, ont organisé des ruptures généalogiques dont la plus radicale a été l'esclavage. Outre la déportation de masse, la destruction des noms et des liens de parenté montre si l'on peut dire l'idéal colonial à l'état de nature. L'extermination est quant à elle la véritable solution coloniale. Les Indiens d'Amérique en ont tragiquement fait les frais. Il faut au fond, d'une manière ou d'une autre, qu'il n'y ait plus personne. C'est ainsi, par exemple, que la dénomination des êtres humains (changements de nom ou non nomination comme en Algérie avec les individus désignés officiellement comme SNP c'est-à-dire sans nom patronymique), des lieux (toponymie) vient confirmer leur subalternité. Les langues autochtones sont elles-mêmes attaquées et broyées dans la colonie. Lorsque le vietnamien s'écrit en caractères latins, ce qui a été imposé par les Français, il perd son épaisseur signifiante, son réseau de significations sous-jacentes<sup>9</sup>. Lorsque le français, l'anglais, le portugais sont introduits sur le continent africain, c'est contre les langues locales qui sont *ipso facto* marginalisées. L'imposition de catégories et de normes étrangères vient parachever le travail de sape idéologique auquel est soumise la population autochtone. Le concept est au service de la domination. Y a-t-il, pratiquement parlant, concept sans jugement ? L'architecture de terre oppose modernité et tradition, « évolués » et « arriérés ». En dépit de ses avantages thermiques avérés, le béton lui est préféré. Qui voudrait « rester à la traîne sur le chemin du progrès » ? Qui choisirait « l'obscurantisme » contre les « lumières » ?

Les luttes anticolonialistes ne sont pas l'alpha et l'omega de la décolonisation. Elles font de la souveraineté – mais pas partout<sup>10</sup> – un préalable absolu de « l'indépendance ». La séparation d'avec l'ancienne métropole doit permettre de conquérir l'autonomie politique (l'autodétermination). Mais l'accession à la souveraineté ne suffit pas à décoloniser la politique. Les formes empruntées – en particulier celles de la démocrate libérale – sont souvent devenues des façades politiques quand les dictatures prospéraient, faisant des adversaires politiques des « ennemis de l'indépendance ». Le dissensus politique a été assimilé à de la trahison et les gouvernements se sont renforcés au détriment de la force de l'Etat – et de la construction d'Etats de droit –. Sur le plan social, le tissu est plus ou moins défait. Un fossé sépare les « élites internationales occidentalisées » et le « peuple non éduqué ». L'usage des langues coloniales (anglais, français, portugais en Afrique) est un clivage de plus qui n'a pas disparu, du fait des inégalités, et qui a de profondes conséquences politiques d'abord, sociales ensuite, culturelles enfin. C'est un puissant vecteur d'hégémonie.

Pourtant, c'est – aussi et parfois surtout – dans ces langues que la littérature du XXe siècle en Afrique s'est développée et a affirmé, dans la fiction, les subjectivités niées et écrasées dans la réalité coloniale. Le fameux « butin de guerre » dont parlait l'algérien Kateb Yacine à propos de la langue française a dédouané le recours à cette ancienne langue coloniale plutôt

---

<sup>9</sup> La romanisation du vietnamien – cas unique en Asie du sud-est - a commencé avec les jésuites portugais qui, dès 1527, ont eu recours à l'alphabet latin (dans sa version portugaise) pour transcrire le vietnamien. Cette romanisation est consacrée avec la publication d'un dictionnaire, en 1651, réalisée par Alexandre de Rhodes. Cette transcription est devenue l'orthographe officielle de la langue (donc exclusive) dans le système scolaire français en 1918. Il s'agit du *Quốc ngữ* qui signifie « écriture du sud ». Certains Vietnamiens ont considéré qu'il s'agissait là d'une unification et d'une simplification linguistiques positives pour les autochtones.

<sup>10</sup> Je pense particulièrement aux « vieilles colonies » françaises : Guyane, Martinique, Guadeloupe, Réunion, Polynésie. La Nouvelle Calédonie est à part, sa mise sous tutelle est quasi contemporaine de la domination française en Algérie : 1853 et l'indépendantisme y est encore vivace.

qu'à l'arabe. Mais il a bien fallu que le dramaturge se fasse comprendre du public. « Lorsque j'écrivais des romans ou de la poésie, je me sentais frustré parce je ne pouvais toucher que quelques dizaines de milliers de francophones, tandis qu'au théâtre nous avons touché en cinq ans plus d'un million de spectateurs. »<sup>11</sup> Il dit de son théâtre qu'il est un « théâtre de combat » et que la lutte des classes ne lui donne pas le choix des armes<sup>12</sup>. Double décolonisation d'abord dans l'ancienne langue du colonisateur (notamment avec *Nedjma*, 1956) et dans le roman puis dans la langue autochtone populaire et dans le théâtre (notamment avec *Mohamed prend ta valise*, 1971). Il défait doublement la langue du pouvoir (le français des Français et l'arabe classique – fousha – ou standard de la politique dite d'arabisation de l'Algérie). Le français écrit s'oppose ici à l'arabe parlé. Cependant, le fait littéraire montre que la diglossie est en Algérie dysfonctionnelle puisqu'à chaque langue correspond une fonction spécifique, ce que n'a pas manqué de dire, de façon récurrente, une écrivaine algérienne de la même génération, Assia Djebar. Elle aussi a eu recours, au cinéma, à cette langue parlée – *darija* – contre – mais il faut l'entendre au sens politique du terme – le pouvoir de l'écriture.

La lutte contre l'hégémonie se comprend donc aussi comme un combat contre l'écriture ou, plutôt, la sacralisation de l'écrit<sup>13</sup>. Situation paradoxale ou nœud. Kateb Yacine, qui entend « démythifier l'acte d'écrire » n'écrira donc pas ses pièces, il les enregistrera et fera usage des trois langues principales d'Algérie, le kabyle, l'arabe algérien et le français. En ce sens, le travail du dramaturge est proprement « babélien ». Ensuite, il fera participer les spectateurs (ceux-ci devenant donc eux-mêmes acteurs) car il faut, comme il le dit, faire parler le peuple par sa propre bouche. C'est une mobilisation des masses. Enfin, pour supprimer toute hiérarchie (ou ordre d'arrivée), les pièces sont conçues comme pouvant commencer par n'importe quel acte<sup>14</sup>. Le pouvoir algérien a marginalisé et censuré Kateb Yacine. Quelle conception de la littérature Kateb Yacine a-t-il pratiquement soutenue ? « Faire de la littérature, le révoluer en poche. Comprendre une fois pour toutes, qu'on n'a le droit d'avoir des idées que lorsqu'on les applique dans la vie. »<sup>15</sup>

On peut donc parler d'une décolonisation en deux actes, sachant déjà que *Nedjma* est une lecture de *L'Étranger* de Camus, écrivain auquel le jeune auteur a écrit en 1957<sup>16</sup>. Parodie, renversement, retournement de la perspective coloniale. Kateb Yacine est alors influencé par William Faulkner<sup>17</sup> et refuse qu'on colle à son livre l'étiquette de « nouveau roman ». Il rompt en outre avec la littérature algérienne d'expression française par son antiréalisme. Le roman est déjà marqué par la pluralité, si ce n'est la multiplicité. Il est polyphonique, caractérisé par un

<sup>11</sup> Entretien avec Abdelkader Djeghloul paru dans *Actualité de l'immigration*, n°72, janvier 1987.

<sup>12</sup> Cité par Colette Godard, « Le théâtre algérien de Kateb Yacine », *Le Monde* du 11 septembre 1975.

<sup>13</sup> Il faudrait corrélér, sur le plan politique, l'écrit (stylistique) et la grammaire (linguistique). Je pense aux observations du sociolinguiste américain William Labov à propos d'un jeune noir décrivant le jeu de skelly et changeant, par exemple, 18 fois de système linguistique en trois phrases, passant du vernaculaire noir américain à l'anglais standard. C'est une situation postcoloniale très typique qui s'illustre, et de façon générale, par l'importance des variations trop souvent perçues comme insignifiantes à l'opposé des « constantes » censées incarner l'ancienne métropole, surtout dans les cas de forte codification, comme avec le français Minoration d'un côté, majoration de l'autre. W. Labov, *Sociolinguistique* (1972), tr. A. Kihm, Paris, Minuit, 1976, p. 264

<sup>14</sup> Kateb Yacine, *Le poète comme un boxeur*, Entretiens 1958-1989, Seuil, p. 41

<sup>15</sup> D'après Richard Huelsenbeck, *En avant DADA*, Paris, 1983, p.16-19, cité par Zalia Sékaï, « Kateb Yacine et les langues en Algérie, Revalorisation des langues populaires algériennes à travers le théâtre », *Etudes et documents berbères* n°17, 1999, Edisud <http://www.zaliasekai.net/article-25896676.html>

<sup>16</sup> Voir Charles Bon, Kateb Yacine, *Nedjma*, Etudes littéraires, Puf, 1990 qui reprend les travaux de Naget Khadda.

<sup>17</sup> Il parlera ensuite de Faulkner en ces termes : « La force de Faulkner par exemple, ce n'est pas les belles phrases, il n'écrit pas en anglais littéraire. L'anglais de Faulkner, c'est le jargon, l'argot des nègres des Etats-Unis. Les vrais écrivains vont chercher les choses comme elles sont dans la vie. La langue on ne l'adore pas. Il faut écrire la langue du peuple et de la vie. Je pense qu'il est très possible pour les Algériens qui écrivent en français de franchir cette étape soit vers l'arabe, soit vers le berbère, en tout cas vers une langue populaire. » *Kateb Yacine, un homme, une œuvre, un pays*. Entretien réalisé par Hafid Gafaiti, voix multiples, Laphomic, 1986

enchevêtrement de voix qui participe d'une certaine illisibilité. Les personnages (Lakhdar, Mustapha, Rachid et Mourad) expriment des fragments de mémoire, une histoire lacunaire. La perspective narrative (comme on parle de perspective centrale en peinture par exemple) est détruite. Nedjma ne prend jamais la parole. La disparition du narrateur renvoie à la destruction de tout surplomb colonial (comme c'est le cas dans *L'Étranger* dont on n'oubliera pas l'importance de la perspective du balcon sur la rue arabe). C'est une déclaration d'insoumission. Ici se lit ce qui sera un slogan de l'indépendance algérienne : « un seul héros, le peuple » ou encore « à bas le culte de la personnalité ».

Nul n'entre ici s'il n'est géomètre... Le second roman<sup>18</sup> de Kateb Yacine s'intitule *Le Polygone étoilé*. « D'un bout à l'autre du monde méditerranéen, un motif ornemental revient avec une puissance presque obsédante. C'est une sorte de rosace, ou plutôt un polygone pointant vers l'extérieur des angles offensifs. » Après sa rencontre avec Jacques Berque à Tunis, en 1958, Kateb Yacine affirme que tout son travail procédera (et a toujours procédé) de la figure du « Polygone étoilé ». Le livre développe ainsi les pointes du roman, de la poésie et du théâtre ; du langage parlé et de la langue écrite. Ammar, Hassan et les autres disparaissent pour devenir Mauvais Temps, Pas de Chance, Visage d'hôpital, Face de Ramadan. Mais Lakhdar est un nom récurrent qui demeure. Le texte, à dimension autobiographique, décrit l'exil intérieur que la colonie a imposé à l'écrivain (Kateb). « Tu t'éloignais toujours dans la mer trouble, sur un fond violent. Un rêve dans un rêve » (p.20) L'intérieur est meublé de rêves. C'est l'espace même de la mobilité<sup>19</sup>. Ce qui domine est un principe d'incertitude<sup>20</sup>. La désorientation y est à l'oeuvre<sup>21</sup>.

Abdellatif Laâbi, qui n'a pas manqué de critiquer Kateb Yacine, en parlera ainsi dans la fameuse revue *Souffles* : « Kateb Yacine offre à notre participation un livre qu'on aurait résolument tort de nommer par un vocable d'esthétique d'emprunt : « roman ». Sans aller, pour le situer littérairement parlant, jusqu'à déterrer laborieusement des parentés de conception et de structures avec des genres classiques ou usuels de la littérature arabe ou de la littérature populaire maghrébine orale, il est un fait que parmi les dilemmes que pose "Le Polygone Etoilé", comme le posait déjà "Nedjma", est une problématique de l'écriture. Et si nous trouvons posée dans ces oeuvres cette problématique, c'est que nous sommes probablement préparés au Maghreb à une sorte de 'révolution copernicienne' qui n'entame pas uniquement les sciences sociales (...) mais aussi le fondement même de ce que l'on appelle 'Littérature'. (...) Il ne s'agit pas d'un dilemme esthétique, mais du fondement même de cette saisie organique qui accouche

---

<sup>18</sup> « Quant à *Nedjma* et au *Polygone étoilé*, au début c'était un seul livre. Quand je l'ai donné à l'éditeur, il avait 400 pages à peu près, et comme la norme chez les éditeurs est de 250 à 256 pages, mon éditeur m'a demandé de couper car il estimait qu'il y avait matière à un second livre et comme c'était mon premier livre je ne pouvais pas passer outre. Alors, pour ce que j'ai gardé et qui est devenu *Le polygone étoilé*, ça a été une autre aventure... » Kateb Yacine, Interview donnée dans le journal *El Moudjahid Culturel* (Alger) du 4 avril 1975 et dont des extraits ont été repris par Jacqueline Arnaud dans son livre *La littérature maghrébine de langue française*, Ed Publisud, Paris, 1986, p 256.

<sup>19</sup> Dans *Les Damnés de la terre*, Fanon observe que tous les rêves du colonisé sont des rêves de mouvement.

<sup>20</sup> Farid Laroussi, « Le principe d'incertitude chez Kateb Yacine », in *Expressions maghrébines : Qu'est-ce qu'un auteur maghrébin ?* » *Revue de la C.I.C.L.I.M.*, Florida State University, Ed. Winthrop-King Institute for Contemporary French and Francophone Studies, vol.1, n°1, été 2002

<sup>21</sup> « Mais on peut aussi habiter l'échafaud, sa tête sous le bras, c'est le sort du poète. On chante alors « le soleil noir de la mélancolie », et l'on erre en Orient comme Gérard de Nerval ! On peut aussi, comme Kafka, habiter un château ou arpenter un labyrinthe. On peut encore, comme Michaux, faire voler en éclats cet « espace du dedans » dont les clés sont perdues. Il n'y a plus alors d'Orient ni d'Occident. Le polygone reprend ses droits. Et si les rues de Dublin ont des échos à Alger, c'est que l'artiste-créateur n'habite pas, il est habité par un certain vertige étoilé, d'autant plus étoilé qu'on est parti du plus obscur de sa ruelle. » Kateb Yacine, « Les mystères du polygone étoilé ».

l'oeuvre, vie complexe, ignorée à laquelle il faudrait devenir plus attentif. »<sup>22</sup> Il n'y a plus de « tuteur ». Il n'y a plus également de Dieu. La littérature, chez Kateb Yacine, est une littérature sans Dieu ni maître. Aucune linéarité<sup>23</sup> ne permet de parler d'un cours des choses ou d'un ordre du monde. C'est une anti-théodicée.

Une décolonisation est effectivement une révolution copernicienne qui s'effectue, de façon privilégiée, non pas seulement *dans* la littérature mais aussi *grâce* à la littérature. Le polygone, combinaison du cercle et du carré : un motif ornemental ? Qu'est-ce que cela signifie ? Le contraire d'une figure ou d'un exercice de style. Plutôt une structure ou, mieux, une « architecture intérieure ». De mon point de vue, les deux « romans » de Kateb Yacine sont deux « traités ». Voici ce que Walter Benjamin, dans *Sens Unique*, disait, finement, de la forme particulière du traité : « Le traité est une forme arabe. Son apparence extérieure est uniforme et n'attire pas l'attention ; elle correspond ainsi à la façade des constructions arabes dont l'organisation ne commence que dans la cour. De même la structure qui organise le traité n'est pas visible de l'extérieur, et ne se révèle que de l'intérieur. Lorsqu'il est composé de chapitres, ceux-ci n'ont pas d'intitulés verbaux et sont désignés par des chiffres. L'aire de ses débats n'est pas animée de manière pittoresque, mais elle est recouverte des entrelacs de l'ornementation, qui n'en finit jamais de tracer ses arabesques. Dans la densité ornementale de ce mode d'exposition s'annule la différence entre les développements thématiques et les digressions. »<sup>24</sup> A l'intérieur des constructions arabes, les sols sont recouverts de tapis. Le principe du traité est identique au principe du tapis : le mode masculin d'énonciation n'est pas étranger au mode d'expression féminin par excellence (en Algérie). Mais aussi, comme Jacques Berque l'avait remarqué, il y a une homothétie du tapis et des polygones étoilés<sup>25</sup>. Il s'agit pour lui d'un sociogramme<sup>26</sup>.

Féminin et masculin, cohérent et contradictoire, un et multiple, le polygone renvoie à une parole multiangulaire (l'étoile) et à la figure typique du Coran (le polygone), nommé en arabe *iltifât*, qui désigne le changement de personne grammaticale dans une même phrase<sup>27</sup>. Il faut ajouter que le Coran lui-même est un *Kitabun munajjam* : un livre étoilé écrit en fragments et scintillant de signes. Nedjma, c'est aussi l'étoile (L'Étoile nord-africaine<sup>28</sup>). Quand Kateb voit la littérature en regard du peuple, Berque l'appréhende par le bas (*from below*). « Tout art

---

<sup>22</sup> Abdellatif Laâbi, « A propos du *Polygone étoilé* de Kateb Yacine », *Souffles* n°4, quatrième trimestre 1966, p.44-47

<sup>23</sup> « Je me suis rendu compte que cette façon linéaire d'écrire ne pouvait pas servir à dégager ce qu'il y a de propre à mon œuvre ; elle ne pouvait pas me faire toucher le fond de ce que j'avais à dire. » Kateb Yacine, cité par Smaïl Abdou, in *Kateb Yacine*, Ed Fernand Nathan, Paris 1983, p119

<sup>24</sup> Walter Benjamin, *Sens Unique*, Maurice Nadeau, 1978, p.176. Dans *Nedjma*, comme dans un traité, une numérotation en chiffres romains divise, ou compose, le roman en six parties dont trois sont divisées, chacune, en 12 chapitres, et trois autres en deux fois douze chapitres chacune. En outre, une même phrase peut supporter plusieurs fragments qui se juxtaposent sur le mode d'incessantes digressions. Qui dit fragments dit « collage ».

<sup>25</sup> Voir Jocelyne Dakhli, « Du « polygone étoilé » au « tapis maghrébin » : retour sur le motif », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, n°1, volume 83, 1997, p.125-134. [http://www.persee.fr/doc/remmm\\_0997-1327\\_1997\\_num\\_83\\_1\\_1777](http://www.persee.fr/doc/remmm_0997-1327_1997_num_83_1_1777)

<sup>26</sup> Rappelons que l'article que Jacques Berque a consacré au polygone étoilé, offert en hommage à Taha Hussein, a été publié primitivement en 1961 dans... le *Journal de psychologie normale et pathologique*.

<sup>27</sup> Un exemple chez Kateb : « Le nombre des ivrognes est grand, à en juger par les assiettes d'escargots qui jonchent les comptoirs ; qui boit dîne ; les Bônois ont le vin mauvais ; ils ont le coup de tête empoisonné, mais leur football est en décadence ; ils sont plein de contradictions ! Ils trichent aux cartes et pleurent au cinéma. »

<sup>28</sup> L'Étoile Nord-Africaine est une section spéciale de l'union intercoloniale du PCF créée en 1926 sous l'impulsion d'Abdelkader Hadj Ali et de Messali Hadj. C'est lors du Congrès anti-impérialiste organisé par l'Internationale communiste à Bruxelles, du 10 au 15 février 1927, que l'Étoile nord-africaine réclame l'indépendance de l'Afrique du Nord par la voix de Messali Hadj, son secrétaire général.

véritable monte d'en bas. » dit-il<sup>29</sup>. Voilà qui signifie qu'on a ici affaire à une conception horizontale de la littérature par opposition à la verticalité d'une tradition littéraire surtout quand celle-ci est imposée colonielement du dehors, dans une langue étrangère. Un motif, donc, qu'est-ce que c'est ? C'est, en musique, une phrase mélodique. Surtout, « Motif est proprement un adjectif qui dans l'ancienne langue et dans les autres langues romanes signifie : qui a la propriété de mouvoir. De là, transformé en substantif, il a pris le sens de cause d'action. On a dit de son propre motif, pour : de son propre mouvement. » Qui dit mouvement dit vitalité, sans, ici, continuité narrative mais dans le fragmentaire et le discontinu : la bribe. En outre, les deux romans de Kateb Yacine s'ils sont écrits en français, sont mus par une autre culture souterraine qui irrigue l'écriture et s'y dissémine.

J'ai d'abord repris l'idée de *littérature mineure* pour concevoir cet acte littéraire de décolonisation et cet acte de décolonisation littéraire car c'est un double geste. Deleuze et Guattari ont attribué trois caractéristiques à la littérature mineure. D'abord, le fort coefficient de déterritorialisation de la langue; ensuite son caractère politique; enfin sa valeur collective. Tout commence en effet par des impossibilités. Pour un juif tchèque comme Kafka, cela signifie : « impossibilité de ne pas écrire, impossibilité d'écrire en allemand, impossibilité d'écrire autrement »<sup>30</sup> (niveau sociolinguistique). Deuxièmement, pour les auteurs, « le triangle familial se connecte aux autres triangles, commerciaux, économiques, bureaucratiques, juridiques » (niveau politique). Troisièmement, « ce que l'écrivain tout seul dit constitue déjà une action commune » et, comme Joséphine la cantatrice renonce à l'exercice solitaire de son chant, Kafka renonce au principe du narrateur (niveau stylistique). Reste la *lettre K*. Écrire pour un peuple qui manque ne pouvait à mes yeux mieux convenir qu'à Kateb Yacine. Deleuze s'intéressait beaucoup aux écrivains bilingues (Kafka, Beckett, Pasolini) mais exclusivement à des écrivains européens. A cet égard, il y a bien une similitude entre Kafka (allemand, tchèque, yiddish) et Kateb (français, arabe, kabyle). Il y a bien, dans les deux cas, une injonction paternelle d'apprendre la langue majeure (l'allemand pour Kafka, le français pour Kateb). J'ai repris l'idée de littérature mineure parce qu'il s'agit de faire d'une impossibilité une réalité, de non-questions des questions, d'une politique une esthétique.

On saisit à quel point la décolonisation passe par la reprise, sur le plan discursif et donc, aussi, littéraire. L'œuvre de Kateb Yacine, à la fois si rugueuse et si séduisante, est une sortie hors de l'hégémonie d'une langue (le français) et d'une forme littéraire (le roman ou le théâtre) même si l'un de ses points de départ a été, y compris dans sa portée critique, un roman colonial par excellence, *L'Étranger* (1942) de Camus. L'Arabe y est nommé ainsi vingt-cinq fois, et demeurera à jamais sans nom<sup>31</sup> : personne, et personne qui vaille. Le travail s'est poursuivi des décennies plus tard avec *Meursault, contre-enquête* (2014), de Kamel Daoud<sup>32</sup>. L'Arabe n'y est pas sans famille, il n'a pas de sœur prostituée mais il a une mère et un frère, Haroun, lui-même assassin, comme Meursault, qui deviendra le personnage central du récit de Daoud. L'Arabe y gagne même un nom : Moussa (Ouled El-Assasse). Le ton du livre est donné d'entrée. « L'heure du crime ne sonne pas en même temps pour tous les peuples. Ainsi

---

<sup>29</sup> Cité par Jocelyne Dakhli.

<sup>30</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka, Pour une littérature mineure* (1975) Minuit, 1996, p.29 C'est en fait une citation de Kafka lui-même.

<sup>31</sup> « C'est l'un des livres les plus lus au monde, mon frère aurait pu être célèbre si ton auteur avait seulement daigné lui attribuer un prénom, H'med ou Kaddour ou Hamou, juste un prénom, bon sang ! [...] Mais non, il ne l'a pas nommé, parce que sinon mon frère aurait posé un problème de conscience à l'assassin : on ne tue pas un homme facilement quand il a un prénom. » écrit Kamel Daoud. « Les Arabes dans *La Peste* et *L'Étranger*, » disait Edward Said « sont des êtres sans nom qui servent d'arrière-fond à la grandiose métaphysique européenne qu'explore Camus. » « Representing the Colonized: Anthropology's Interlocutors, » *Critical Inquiry* 15, Winter 1989, 205-225

<sup>32</sup> Du reste, Kamel Daoud a écrit un roman à contraintes : celui-ci a par exemple le même nombre de signes que *L'Étranger*. Mais sa construction doit à *La Chute* bien plus qu'à *L'Étranger* qui fournit le « motif ». Quant à l'absurde, il est au principe du récit.

s'explique la permanence de l'histoire." Cette citation de Cioran extraite des *Syllogismes de l'amertume* figure en exergue. L'heure – politique - est à la désillusion et à l'amertume. Mais la portée de ce livre est tout autre car il s'agit de mettre fin à un silence et, plus globalement, une aphasie. Avant qu'il ne soit trop tard : « Que veut dire Meursault ? « Meurt seul » ? « Meurt sot » ? » (p.16). Il s'agit de mettre un terme (définitif ?) à une mort symbolique : « Tels des spectres discrets et muets, ils nous regardaient, nous les Arabes, en silence, *ni plus ni moins que si nous étions des pierres ou des arbres morts*. Pourtant, maintenant, c'est une histoire finie. C'est ce que disait leur silence. » (p.21). La sortie du silence passé s'effectue encore, à l'évidence, et d'une certaine manière dans le face à face, en français...

La décontamination coloniale effectuée par Kateb Yacine se poursuit donc – plus ou moins – par d'autres chemins. Car le napalm, en Algérie, n'a pas eu de signification que matérielle. Les matières dangereuses s'entendent doublement, dans les choses et dans les mots, dans les expériences et les images etc. Les produits coloniaux sont, pour les populations colonisées, hautement toxiques, sans exception, littérature<sup>33</sup> et médecine comprises. La psychiatrie, par exemple, n'y a pas échappé, avec sa fameuse Ecole d'Alger, qui a racialisé les populations et donc aussi les patients. Sur le plan politique, *L'Etranger* en est la parfaite démonstration : l'Arabe est, comme le disaient les manuels de psychiatrie, congénitalement violent. C'est à Frantz Fanon qu'on doit, sur ce plan, d'avoir commencé à décoloniser la psychiatrie sur les doubles plans théoriques et pratiques. Il a patiemment nié les négations, restauré les sujets, dans leur souffrance et leur plainte. Il a le premier dévoilé des maux coloniaux, des névroses de guerre s'agissant de sujets colonisés. La toxicité n'est pas, du reste, l'apanage du régime colonial, mais elle est à sa racine. Il y a en outre un point qui attire particulièrement mon attention : une décolonisation ne s'effectue pas linéairement et progressivement. La colonialité disparaît par fragments, sans qu'on sache quel morceau se perdra dans l'oubli, autrement dit perdra sa négative efficience. C'est d'autant plus difficile que l'hégémonie perdure et l'inégalité des rapports. La décolonisation consiste en une relève et dans le fait de se relever, un passage du non-être à l'être. C'est au fond une clinique. La littérature est, à cet égard, un *pharmakon* (un remède et un poison, une mémoire et un oubli).

Sur le plan littéraire, je me demande cependant s'il me faut continuer à faire usage de la catégorie de « littérature mineure » même si elle est très intéressante, et pertinente à plus d'un titre. C'est la découverte d'un discours de Césaire qui m'a fait me demander si, comme je distingue le post-impérial qui concerne l'ancienne métropole et le postcolonial qui est l'affaire des anciennes colonies, il ne me fallait pas distinguer également « littérature mineure » (Kafka) et « littérature pirate » (Césaire), pour dire la différence entre ce qui se passe en Europe et hors d'elle, notamment en Afrique et dans la Caraïbe. Trois ans après la publication du *Kafka* de Deleuze et Guattari, en juin 1978, Césaire est invité à Genève où a lieu la création d'une cantate composée par Robert Corman sur un texte extrait du *Cahier d'un retour au pays natal* dont il parle comme d'une « rencontre fécondante ». Il y discute de la notion de littérature mineure : « Pour décrire l'activité spécifique d'un groupe allogène, hors territoire, qui s'empare d'une langue, en fait son bien, et la plie à ses besoins propres, je songerais volontiers à la piraterie, et je dirais que comme il y a des radios pirates, il y a un emploi pirate de la langue et que c'est cela

---

<sup>33</sup> On peut considérer *L'Etranger* comme une lettre restée en souffrance faute d'avoir été reçue par le destinataire. En effet, le texte de Camus n'est pas adressé aux Algériens mais aux Européens d'Algérie et surtout aux Français de France (où il est publié). C'est moins, à mon sens, le contenu du livre (et « l'Arabe ») que sa destination qui pose au fond problème aux Algériens comme à tous ceux dont on parle sans jamais s'adresser à eux. Les lecteurs restent alors *en souffrance* de l'autre, c'est-à-dire *en attente*. Le sujet manquant est ainsi moins le personnage que le lecteur (extra-européen) auquel on fait l'affront de l'écarter de la lecture. C'est la structure même de la littérature coloniale.

une littérature mineure. Oui, dans ce sens, la littérature nègre d'expression française est aussi une littérature pirate. » L'entreprise est à ses yeux insolite et révolutionnaire et Césaire souligne que « la parole première dans ce domaine, a été la parole poétique » parce, seule, la poésie peut donner la saveur de soi-même<sup>34</sup>. Encore faut-il préciser que cela exige « l'annexion au poème de vastes terres ingrates (thématiques et techniques) arrachées par une heureuse violence au domaine du non-poétique. »<sup>35</sup> C'est l'assèchement du Zuyderzee dont parlait Freud<sup>36</sup>...

Submetido em 15/10/2017

Aceito em 16/01/2018

---

<sup>34</sup> « Liberté mon seul pirate, eau de l'an neuf ma seule soif, amour mon seul sampang » C'est la fin du poème (1944) intitulé « Batouque », du nom d'une *danse* brésilienne (batuque /voir batucada). Marcien Towa a analysé la structure formelle du poème et y a vu un processus mort-renaissance non sans rapport avec les rites initiatiques africains. *Armes miraculeuses*.

<sup>35</sup> Cité par Jacqueline Leiner, *Aimé Césaire, le terreau primordial*, volume 1, Gunter Narr Verlag Tübingen, 1993 p.53

<sup>36</sup> Il s'agit du fameux passage des *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* de 1931. Dans la 31<sup>ème</sup>, Freud affirme non sans ironie : « Wo Es war, soll Ich werden. Es ist Kulturarbeit wie etwa die Trockenlegung der Zuydersee. » Autrement dit, « c'est un travail de civilisation tel que l'assèchement du Zuyderzee ».